

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Jardinage La hardiesse du jardinier

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 29, numéro 3 (171), juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1987). Jardinage : la hardiesse du jardinier. *Liberté*, 29(3), 14–18.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JARDINAGE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

La hardiesse du jardinier

Dans *La Garde blanche* de Boulgakov, Tourbine blessé dans la rue est recueilli par une femme. Elle l'entraîne dans les dédales de sa propriété compliquée. Chemin faisant, tous deux traversent un jardin blanc. Après l'agitation de la rue, c'est une apparition merveilleuse, et la souffrance du blessé, qui lui brouille la vue, ne l'empêche pas d'en être impressionné. «A sa droite apparut un jardin blanc, féérique, tout en terrasses». En une phrase, l'irruption merveilleuse de la paix dans la souffrance prend un tel relief qu'on se demande un instant si ce n'est pas le jardin, plutôt que les soldats, qui monte la «garde blanche». Mais l'apparition passe. On ne la reverra plus. Rien ne sert de l'attendre béatement. Il faut rendre Boulgakov à la bibliothèque, redescendre sur terre, retrouver l'esprit de Jean Rivard et susciter à nouveau la vision par un travail hardi.

Que faire quand on veut devenir jardinier et qu'on ne possède pas la terre arable du jardin blanc? Acheter de la terre? Solution beaucoup trop simple pour un jardinier hardi! Le jardinier authentique bâtit son sol. Il pensera à l'emplacement des futures planches, mais n'y touchera pas. Il commencera par s'instruire. Il lira tous les traités d'agronomie et de jardinage, anciens et modernes, traditionnels et biologiques, des *Géorgiques* au *Jardin de la mère Michel*, en passant par l'*Eloge du fumier* du Père Leblong. On conviendra que cela demande déjà de la hardiesse, mais ce ne sont que les prémices. Devenu un puits de science terrienne, et presque l'égal de Bouvard, le futur jardinier n'ignorera plus rien du «mulching», du ph, du rapport NPK, des effets de la chaux et des cendres, de l'influence des

lunes, du sous-solage, de la fertilisation par les journaux¹, des agents informateurs de l'humus stable, des mœurs curieuses du lombric et des nématodes, des brise-vent, des plantes compagnes, du compost de broussailles (méthode Jean Pain), des divers amendements et façons culturales, mais surtout, il aura appris que bâtir un sol exige un apport phénoménal de matière végétale décomposée, et comprendra à ce stade qu'il lui faut d'urgence une deuxième dose de hardiesse.

J'ai presque commencé ainsi. J'ai lu abondamment, avec la surprise de trouver, dans des livres antiques, des tours de main perdus. Cependant, n'ayant à ma disposition aucune source abondante de matière végétale, ni tourbière, ni pré, ni fourrage, ni paille, ni résidus de canne à sucre, ni écales d'arachides, ni même de ces copeaux de bois controversés dont on redoute l'acidité, j'étais au point mort. Une seule issue s'offrait à moi: fouiller dans les ordures. Pour cela, je manquais de hardiesse, même la nuit. Fouiller dans les vidanges des gens me faisait honte. Alors, j'invoquai mon modèle et mon maître, Chance Jardinier, le héros de Hal Ashby, et comme la pensée de Chance ne suffisait pas à me galvaniser, j'évoquai ma mère me disant: «Il suffit de dire: je veux». Dès lors, rien ne m'arrêta plus. Je commençai à recueillir des piles de journaux le long des rues, la veille du ramassage, des tas de rognures de gazon aux abords des maisons, sous le regard inquiet des occupants, et en automne, des sacs de feuilles mortes par centaines. Toutes ces matières devaient contribuer à produire l'humus, qui fut produit en effet, et qui continue à se produire.

Revenons à l'emplacement du jardin. Il devait lui aussi me demander de la hardiesse. J'ai dit que ce n'était pas un sol arable. Comment en douter, quand il n'en sortait que quelques pissenlits très espacés, qui s'étendaient horizontalement pour se faire de l'ombre? Je pensai que c'était un sol de sable et de gravats, et vis en cela la raison de son manque de fertilité. Je me trompais lourdement. Le premier coup de bêche me révéla, à six pouces de la surface, quelque chose de dur. J'essayai un peu plus loin. Même déception. Alors je découvris que j'étais sur une route en morceaux. Pour les besoins du remplissage, on avait déversé là des plaques d'asphalte venues d'une route défoncée, ce dont l'ancien propriétaire (Dieu ait

1. On oublie trop que les journaux sont de la matière végétale. Ils sont faciles à composter. Les cloportes n'en font qu'une bouchée.

son âme) s'était bien gardé de se vanter². Les intervalles entre les plaques d'asphalte étaient garnis de pierres. Quand tout fut enlevé, il restait sept cents pieds carrés de sable entremêlé de glaise bleue. C'était une base acceptable pour bâtir un sol, mais il faudrait des années. Avec le mûrissement des premiers pas de compost arrosés du purin de lapins, l'apport d'humus commença. J'ajoutais aux tas des vers de terre que je me procurais où je pouvais. Le texte suivant, à peine romancé, raconte une péripétie de cette étape particulièrement hardie:

— *Je vais mettre un nœud de vers sur mon tas, et je les regarderai s'enfoncer. S'ils plongent sans tergiverser, ce sera le signe que mon tas leur plaît. Si au contraire ils lambinent à la surface et font mine d'aller ailleurs, ce sera l'indice funeste.*

Le tas était une pile de végétaux à moitié pourris, le nœud de vers, la récolte à rapporter d'une matinée passée sous la pluie, à soulever des ordures dans des terrains vagues, et celui qui prononçait ces paroles était un jardinier qui avait fait le projet de collaborer à l'œuvre de la nature.

Il alla donc, comme prévu, dans les terrains vagues. A la police soupçonneuse, arrêtée à sa hauteur pour l'avoir vu s'accroupir sans cause apparente, il expliqua comment, au moyen des vers qu'il obtiendrait, il deviendrait en quelque sorte, par la vertu de la simple opération qu'il menait, le parrain de tout ce qui poussait dans un certain rayon, ce à quoi les policiers répondirent en exigeant de voir ses papiers.

Pendant qu'ils les examinaient, il leur expliqua en quoi les vers étaient les pères nourriciers de la terre, il leur montra comment un Anglais³ dans l'Inde avait régénéré des terres incultes en leur inoculant un grand nombre de ces animaux, il leur dit qu'un lépreux, Julien Fabri, avait fait de même au Tonkin, et comme les policiers se montraient peu sensibles à cet enseignement, il répéta tout à une femme qui promenait son chien. Il lui

2. L'état général de nos sols est-il bien meilleur? Le Sénat canadien s'inquiète de cette question dans l'excellent rapport intitulé: **Nos sols dégradés. Le Canada compromet son avenir.**

3. Sir Albert Howard, l'auteur du **Testament agricole.**

fit observer un ver qui avait fui son trou inondé et qu'une roue de voiture avait écrasé; un autre qui, pour une raison mystérieuse, ne frétillait pas suffisamment; un autre encore, découragé et décoloré par la civilisation. S'appuyant sur de tels exemples, il exhorta cette femme à habiter la terre poétiquement, peut-être pas à sa manière à lui, mais d'une manière particulière qu'elle imaginerait, par exemple en aidant les merles à améliorer leurs nids mal faits.

Quand il eut fini son discours, la femme et son chien étaient loin, mais il s'aperçut qu'il était heureux quand même d'avoir pu parler assez vite pour ne rien oublier d'important.

Les vers ajoutés aux tas puis transférés dans le jardin aéraient mon sol. Ils se nourrissaient des rognures de gazon que j'étendais comme paillis et me les restituaient en humus supplémentaire. J'avais appris que les racines des légumineuses fixaient l'azote de l'air. Pour enrichir la terre en azote, les premières années, suivant l'exemple de Thoreau, je fis donc de mon carré un petit champ de haricots. Je sarclai moins que lui. S'il avait pratiqué le paillis, il aurait eu moins de mauvaises herbes. Sarclant sous le soleil, je savais le fond de la vie: être un clou que l'astre essaie d'enfoncer, et qui s'en tire en avançant. Avec le temps et tous les apports, la terre du jardin est devenue telle qu'en pétrir une poignée est une joie parfaite. Tous les légumes peuvent y prospérer. J'avais une terre morte, et maintenant elle est vivante. Quand j'y pense, c'est avec autant d'émotion que Sonia évoquant Lazare. Et si toute résurrection n'était que confiance et hardiesse?

Aujourd'hui, le jardin est prêt pour l'hiver. Il dort sous une épaisse couche de paillis de gazon et de compost mûr. Non, il ne dort pas encore. Protégés des premières gelées par le paillis, des milliers de vers y travaillent nuit et jour. De temps à autre, j'écarte la couche de paillis pour les surveiller, et je les trouve à leur affaire. Ce sont des élèves modèles, les humains ne leur arrivent pas à la cheville. Autour du carré, les groseilliers et les cassis défeuillés vibrent au vent. Au-dessus du jardin, rien. C'est directement le ciel où la lune, en montant, au printemps prochain, recommencera à tirer les germes aussi fort qu'elle tire la mer.

Le premier mai, j'entrerai à nouveau dans le carré. Mes élèves se seront déjà remis à l'œuvre. Ils auront digéré tout le paillis d'hiver. Je leur donnerai du fumier de poulet. En attendant, délimité

par les sommets des groseilliers à découvert, le carré enneigé montera la «garde blanche». Je le regarderai en sortant, et je penserai à la fierté de Swift quand il parlait de son verger, ou au malheur d'Ahasvérus, qui fut de ne pouvoir plus toucher la terre qu'en marchant.

Quelques lectures pour le jardinier désireux de s'enhardir:

Barrett (Thomas J.), *Harnessing the earthworm*, Ontario, California, Bookworm Publishing Compagny, 1976.

Campbell (Stu), *Let it rot!*, Charlotte, Vermont, Garden Way, 1975; *The Mulch Book*, même éditeur, 1974.

Carr (Anna), *Advanced organic gardening*, Emmaus, Pennsylvania, Rodale Press, 1982.

Levitan (Lois), *Improve your gardening with backyard research*, même éditeur, 1980.

Logsdon (Gene), *The Gardener's Guide to better soil*, même éditeur, 1975.

Pfeiffer (Ehrenfried), *La Fécondité de la terre*, Paris, Triades, 1972.